LEVER DE RIDEAU

Agence Matrimoniale

— PAR —

PAUL-E. PRÉVOST

Publié pour l'auteur par

" LE PASSE-TEMPS "

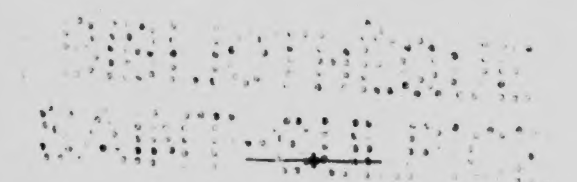
MONTRÉAL

LEVER DE RIDEAU

Agence Matrimoniale

— PAR —

PAUL-E. PRÉVOST



Publié pour l'auteur par

" LE PASSE-TEMPS "

MONTRÉAL

PERSONNAGES :

MARCUS......................	Agent d'annonces.
UN PHILOSOPHE.	Ami de l'agent.
PAUL..........	Célibataire.
ROMEO......................	Peintre-artiste.
ELVIRE......................	Même grimage.
ELMIRE..........	Même grimage.

Jeunes filles et jeunes gens qui viennent annoncer.

AGENCE MATRIMONIALE

La scène se passe dans le bureau de l'agent d'annonces. Un bureau-salon. Une porte au fond.

SCÈNE Ière

L'AGENT MARCUS

L'AGENT MARCUS (un numéro du journal *le Lien des Cœurs* avec un portrait de femme, est étalé sur le mur). — Ah !...... la veine continue !...... voyons les nouvelles annonces. (Il va à son secrétaire et dépouille son courrier.) Ah ! ah !.... des mandats.... bien... (continue de dépouiller).... 17 nouveaux abonnés, très bien (repassant chaque abonnement et comptant mentalement) 5 lignes.... cinq, six.... sept.... six...... cinq.... cinq... en tout 98 lignes à une piastre la ligne, $98. — Pas un renouvellement !..... Le premier qui renouvelera son abonnement, je lui adresserai une belle prime, ah ! mais une belle ! !.... je ne l'ai pas promis, mais je le ferai quand même ; il faut encourager la pratique..... Récapitulons :

98 lignes à $1.00..................	$98.00
6 mandats pour inscription.....	$30.00
17 abonnements à $3.00.........	$51.00
Total..............	$179.00 (satisfait)

La semaine n'est pas mauvaise...... ah ! c'est pas tout, j'en oublie (riant, et se frottant les mains) : Ah ! c'est

60541

une bonne celle-là. Figurez-vous que deux personnes différentes — deux clientes — m'ont chargé, à huit jours d'intervalle, de publier leur photographie dans mon journal — *le Lien des cœurs* — ça ne coûte que dix piastres pour faire mettre son portrait !...... mais j'ai trouvé que leur ressemblance était si frappante que j'ai utilisé le cliché de la première pour la deuxième, et qu'elles n'y verront que du feu ! (prenant un journal et le montrant) Tiens, le numéro du sept...... (lisant au-dessous du portrait) L. M. 116...... (montrant un autre numéro) et le numéro du 14...... M. L. 100...... Je ne suis pas comme mes concurrents, concurrents jaloux qui font tout dans le mystère, qui ne laissent jamais deux clients se rencontrer ; moi j'habite une maison de verre, tout le monde peut connaître mes affaires ; j'autorise tout, excepté qu'on mette le nez dans mes livres. A part ça, je suis pour mes clients, un ami, un père ; je leur donne des conseils, parfois même des bons : je ne déteste pas discuter avec eux sur les avantages et les désanvantages de la conjugalité, sur les chances de tirer un bon numéro à la loterie du mariage, sur les sources du bonheur en ménage ; pour les uns, c'est l'amour ; pour les autres, c'est l'argent ; pour les plus gourmands, c'est l'amour et l'argent ; pour...... pour les sages, c'est la perfection intellectuelle...... mais j'avoue que je n'ai pas beaucoup de clients de ce calibre-là. (Un jeune homme entre) Ah ! un client.... à quelle catégorie appartient celui-là ?

SCENE II

L'AGENT — UN JEUNE HOMME DU PEUPLE

LE JEUNE HOMME — Bonjour, monsieur (sortant un

numéro du journal), on dit beaucoup de bien de votre journal......

L'Agent — Il a son utilité...... c'est un moyen facile de trouver une petite femme sans trop se déplacer.......

Le jeune homme — Ah ! si je pouvais être aussi heureux qu'un de mes amis...... il n'était pas riche, mais bon travailleur, et son ambition se bornait à épouser une bonne femme de ménage et honnête......

L'Agent — Et une petite annonce la lui a fait trouver telle qu'il la désirait ?

Le jeune homme — Tout au contraire, monsieur (surprise de l'agent). Il a trouvé la femme, oui ; mais malheureusement elle avait de l'argent.........

L'Agent — Mais ça ne nuit pas !.........

Le jenue homme — Ah ! non, pour sûr... et ça ne l'a pas découragé ; il l'a épousée quand même...

L'Agent — Et ça va ?

Le jeune homme — Mais très bien, il me disait hier comme il est heureux de ne pas s'être marié tout-à-fait selon son cœur... ah ! la lune de miel, me disait-il, c'est bien trompeur, mon vieux, et il faut voir ça à son déclin.

L'Agent (interrompant) — Eh ! oui... tout passe.

Le jeune homme (continuant) — Seule, la femme reste...... ça va encore si elle a des qualités... mais si elle n'en a pas, il faut que cela (signifiant l'argent) y supplée.........

L'Agent — Voyons vos goûts, mon garçon... Vous n'êtes pas trop mal, avez vous votre portrait ?

Le jeune hommf (sortant son portrait) — Ah ! oui, et un peu flatté ; j'espère qu'il me portera bonheur (le passe à l'agent)

L'Agent (examinant) — Oui...... oui, oui, je crois

qu'on peut faire quelque chose avec cela ; vous faites un bon profil et surtout on n'y voit pas votre verrue (il a une verrue sur le côté droit du nez).

Le jeune homme (souriant) — J'ai tenu à cacher mes petites bosses, ça ne porte pas chance.

L'Agent — Non, ça manque d'esthétique... mais tant mieux, vous exposez le bon côté de la médaille...

Le jeune homme — J'ai fait mes preuves, monsieur ; et je saurai bien faire apprécier le revers...

L'Agent — Coquin !... (allant à sa table et rédigeant) Voyons si cette formule vous convient...

Le jeune homme — Il faut vous dire d'abord que je ne suis ni étudiant en droit ni étudiant en médecine, et que je veux une femme aussi parfaite que possible, mais de mon monde... on n'est pas si bête, après tout, dans le peuple...

L'Agent — Oh ! non !... les plus fins ne sont pas toujours dans le grand monde. Que faites-vous, monsieur ?

Le jeune homme — Je suis dans la confection.

L'Agent — Votre âge ?

Le jeune homme — Vingt-deux ans.

L'Agent — Bien, voyons, ceci vous convient-il, Monsieur, (il rédige) 22 ans, brun, quelle est votre taille ?

Le jeune homme — 5 pieds, 5 pouces.

L'Agent (répétant) — 5 pieds 5 pouces, faisant dans la confection, désireux de se marier avec jeune fille gaie, affectueuse, jolie, économe, sans fortune, mais l'argent ne serait pas un obstacle... est-ce cela ?

Le jeune homme — Oui, ça peut faire ; ajoutez : Pas enclin à la jalousie, mais aimant une femme d'intérieur, car voyez-vous, à défaut d'amour et d'argent, que ma

femme m'apporte au moins la fidélité ; il y en a assez qui se marient pour les autres.

L'AGENT [ajoutant] — Bien, Monsieur... [lisant en écrivant], femme de principes......

LE JEUNE HOMME — Merci, monsieur l'agent, ça paraîtra dans le prochain numéro ?

L'AGENT — Oui, dans le numéro de samedi, en première page, avec votre portrait de profil....

LE JEUNE HOMME [sortant de l'argent] — C'est ?...

L'AGENT — Portrait et 5 lignes... 15 piastres...

LE JEUNE HOMME [répétant] — 15 piastres !... j'espère en avoir pour mon argent... Bonjour, monsieur. [Il sort.]

L'AGENT — Au revoir, au revoir... [il tire un tiroir et y dépose l'argent.] [On frappe.] Entrez !......

SCENE III

L'AGENT, — UNE FILLE DU DEMI-MONDE

L'AGENT — Entrez, mademoiselle, entrez [il offre une chaise mais elle ne s'assied pas].

JEUNE FILLE [en se tortillant, déposant de l'argent sur la table] — Annoncez que je veux me marier, que je suis jolie, 20 ans, avec toutes les qualités du cœur, du corps et de l'esprit... sans position et sans argent, mais capable au besoin de tout faire pour aider l'homme de mon choix... Il faut que ce soit un bel homme... je ne tiens pas absolument qu'il soit sobre, mais il devra me conduire au bal, au concert, au bazar, aux courses, à la crosse et au théâtre, au moins une fois toutes les semaines... Je serai gentille et aimante à mes heures, pourvu qu'il soit galant et qu'il paye mes toilettes. — Je sais bien que l'homme préfère toutes les autres femmes à la sienne, quand la sienne ne sait pas se l'at-

tacher ; alors sa générosité se manifeste au dehors. Moi, je me charge, à moi seule, de lui procurer tous les plaisirs et toutes les satisfactions d'amour-propre et autres qu'il pourra rechercher, mais je veux, par compensation, qu'il laisse ses dollars à la maison.

[Paul est entré pendant ces quelques phrases et se tient en arrière, écoutant sans être vu].

L'AGENT — Bien, très bien, mademoiselle... Mettrai-je ce que vous faites ?

LA JEUNE FILLE — Rien !... [se ravisant] Je fais peut-être une bêtise (elle se mire dans un miroir pendu au mur). M'est avis que les charmes valent bien une dot.

L'AGENT — En effet, mademoiselle, et vous valez bien toute une fortune (il l'examine avec convoitise).

LA JEUNE FILLE — Vieux renard !... va !... (en se tortillant) c'est dit, n'est-ce pas ? que votre annonce soit alléchante... Au revoir, monsieur l'agent (elle sort en se trémoussant. L'agent la reconduit).

SCENE IV

L'AGENT, — PAUL.

L'AGENT (apercevant Paul] — Vous étiez là, vous ?... avez-vous vu le bel oiseau qui vient de sortir ?

PAUL [avec indifférence] — Oui, un beau plumage... un oiseau de nuit...

L'AGENT — Elle est belle... un peu exigeante, mais bien disposée à rendre son homme heureux.

PAUL — Oui, pourvu qu'il soit aveugle et bonhomme.

L'AGENT — Vous êtes prévenu, monsieur !...

PAUL — Oui, monsieur, je suis prévenu contre ces femmes qui font leur éducation dans la rue....

L'AGENT — Il y en a pourtant de belles, de riches même, qui font envie à plus d'un homme.

PAUL — Oui, elles font envie pour un moment, comme pâture à la brute !... Pas un de ces hommes, s'ils ont conscience de l'avenir, n'épouserait une de ces femmes qui sont en toilette du matin au soir, et arpentent les rues comme si c'était une vocation...

L'AGENT — Elles valent bien les autres, allez....

PAUL — Non, monsieur, elles ne valent pas les autres ; elles ne valent pas celles qui s'appliquent aux soins du ménage, qui apprennent avec intelligence à faire la cuisine, qui reçoivent une éducation honnête sous la direction de leurs mères de qui elles apprennent l'ordre, l'économie et les devoirs nombreux que doit accomplir une femme, si elle veut être une bonne épouse.

L'AGENT — Vous aimez différemment des autres, et à vous entendre vous êtes peu soucieux de rechercher une femme pour son argent ou pour ses charmes...

PAUL — Mon Dieu, je ne suis pas insensible à tous ces avantages, mais au risque de passer pour un naïf, je vous avouerai ma préférence pour une femme intelligente, compagne dévouée et sage, à une autre qui n'aurait que l'argent et la beauté, ces choses si tapageuses...

L'AGENT — Je vois que vous voulez mêler la raison à l'amour... Mais, monsieur, on dit que l'amour est une chose éphémère, souvent problématique ; ne croyez-vous pas qu'alors l'argent est une belle compensation ?

PAUL — Oui, pour ceux qui ne vivent que pour les sens... Mais quand il s'agit d'une liaison pour toute l'existence, la raison aidant le cœur, nous fait préférer une femme réfléchie, à une femme légère qui n'a d'appétit que pour les plaisirs.

L'AGENT — Mais l'argent, monsieur, la beauté... ça met de la poésie dans la vie...

PAUL — Je ne l'entends pas de cette manière, et l'expérience prouve le contraire... La beauté ?... mais elle ne dure qu'un temps, et que laisse-t elle après elle ? une ruine !... l'argent ?... mais il n'assure pas le bonheur ; demandez à tous ceux qui ont fait des mariages d'argent...

L'AGENT — Mais alors, monsieur, vous ne voulez pas faire un mariage moderne, vous ne rencontrerez pas une seule femme comme vous la désirez...

PAUL — Pardon, il y en a, mais il faut les chercher ; elles ne sont pas bruyantes, voyez-vous, et vous ne les trouverez pas dans la rue...

[Romée est entré et a entendu ; il riposte].

SCENE V

ROMÉO,— PAUL,— L'AGENT

ROMÉO — Vous radotez, Paul, comment des femmes. mais il n'y en a plus ?...

PAUL — Tiens, bonjour [lui donne la main], tu es un célibataire endurci, toi ; mais tu te feras pincer quelqu'un de ces jours...

ROMÉO — Jamais de la vie... il n'y en a pas de femmes !...

L'AGENT — Comment, pas de femmes, mais il y en a six contre un homme.

ROMÉO — Oui, mais ces six femmes ne font pas mon affaire, j'attends la septième...

PAUL (incrédule) — Une idéale, celle-là ?...

ROMÉO — Peut-être, mais une femme qui n'aura aucun des défauts que je connais aux femmes de mes amis...

PAUL — C'est entendu, il y a des malheureux ; des mariages mal assortis...

ROMÉO — Ils le sont presque tous, sapristi ; j'en connais quelque chose, je passe ma vie à recevoir leurs confidences : c'est une lamentation continuelle...

PAUL — Nous réfléchirons, voilà tout, et nous verrons à ce que le cœur ne soit pas seul à choisir.

ROMÉO — La raison peut nous servir avec avantage, c'est sûr, mais à nous rendre moins malheureux !... A bas le mariage, moi je reste célibataire, c'est un malheur mais j'y suis habitué.

L'AGENT — Vous payerez la taxe, alors, car on doit promulguer prochainement une loi contre le célibat... Pas de milieu, Monsieur, vous marier ou payer...

PAUL — Et cette autre loi inspirée par M. Hervieux, d'exiger l'amour avant le mariage...

ROMÉO — En voilà une bonne, par exemple, qui joue un vilain tour au décret de la comtesse de Champagne, alléguant que l'amour ne peut étendre ses droits sur les gens mariés. On ferait mieux d'exiger de tout candidat au mariage une assurance sur la vie, de telle sorte qu'il n'y ait que les sujets sains qui se marient... si l'on veut améliorer la race humaine.

L'AGENT — Encouragez mon industrie en attendant, ça ne fait dommage à aucun sexe...

PAUL — Oui, oui, tenez... (Il donne de l'argent.)

ROMÉO — C'est cela, flattez-nous dans une bonne petite annonce. (Il donne de l'argent.)

L'AGENT — Bien, très bien, dans le numéro de samedi....

(Paul et Roméo se prenant par-dessous le bras et partant.)

PAUL (sérieux) — La chose est sérieuse.

ROMÉO (riant) — Ah !... oui... quelle bonne blague..,

(Ils sortent).

SCENE VI

L'Agent Marcus

L'Agent — C'est étonnant comme les avis sont partagés. Parlez à cent hommes du mariage, vous avez cent opinions différentes. Eh ! bien, moi je présente le phénomène le plus recherché, parce que je suis toujours de l'avis de tout le monde ; la preuve c'est que je suis au besoin de l'avis de M. Hervieux qui dit que l'amour est encore la meilleure garantie du bonheur...

(Le Philosophe qui est entré a entendu ces dernières paroles.)

SCENE VII

Marcus — Le Philosophe

Le Philosophe — Ah ! si l'amour était perpétuel, oui, mais, mon vieux, pour ce qu'il dure !

L'Agent — Ah ! te voilà, vieux célibataire, vieux jongleur de paradoxes, le tant pis de tous les tant mieux. Tu as de la chance d'être mon ami et un aussi brave homme, sans ça je te ferais passer par la fenêtre. Avec tes balivernes, tu ruinerais mon entreprise.

Le Philosophe — Ta, ta, ta, ne coupe pas le fil... Tu disais, quand je suis entré, que l'amour est la meilleure garantie du bonheur...

L'Agent (l'interrompant) — Pardon, ce n'est pas moi, c'est...

Le Philosophe — J'en conviendrais s'il était perpétuel, mais il dure si peu qu'il ne compte pas dans le mariage. On peut obtenir d'un célibataire curieux ou ennuyé qu'il se marie ; il n'a pas besoin d'un talent particulier pour ça ; mais lui imposer l'amour durable ? (fendant l'air de sa main) Psitt !

L'Agent (à part) — Attends, mon bonhomme, je vais te faire marcher. (Haut.) Mais il y en a de l'amour...

Le Philosophe — Il y en a trop... en dehors du mariage... ce qui fait qu'une partie de la génération à venir n'aura pas de nom, les papas, reculant devant un serment d'amour perpétuel, partiront avant la cérémonie sans laisser leur adresse.

L'Agent — Tu crois ça ?... Les engagements contractuels n'ont pas tant de valeur que tu le supposes.

Le Philosophe — Pour les coquins, oui... mais pour les honnêtes gens, même amoureux, comment voulez-vous leur faire jurer que leur amour n'aura pas de fin ?

L'Agent — Ils jureront de bonne foi ; tout le monde s'aime avant le mariage.

Le Philosophe — On le dit... mais la loi fixera sans doute comment, pourquoi et jusqu'où on doit s'aimer. Une femme de lettres a même proposé de faire un stage préparatoire pour éprouver les candidats au mariage.

L'Agent — Et pourquoi pas ? (à part) c'est ça qui augmenterait mes affaires.

Le Philosophe — Je ne parle pas des ménages heureux, je parle des ménages malheureux, et le nombre en est très grand, mon ami... Ils se connaissaient peu ou ils se connaissaient mal. Sous l'empire d'une sensation qu'ils ont pris pour une preuve, ils ont échangé des serments d'un amour sans fin... (avec amour) Ma bien-aimée !... mon idole !... je t'aime !... je t'adore !... et v'lan : ils se sont soudé les lèvres, un beau soir que la lune surprit leurs discrets bourdonnements d'abeilles !

L'Agent (se frottant les mains d'un air égrillard)—Parlez-moi de cela... ça c'est de l'amour...

Le Philosophe — Tu crois !... tu n'y es pas du tout ; c'est de la nature !... (Ebahissement de l'agent.) Il y en a beaucoup qui sont encore en pleine lune de miel après cinq, dix, vingt ans de mariage ; mais, bon Dieu, combien d'autres n'ont fait qu'entrevoir cet astre... J'en connais qui se sont boudés au premier quartier ; qui se sont égratignés au second ; qui se sont mordus au troisième et qui, au quatrième, se sont enfuis...

L'Agent — Tu exagères : tu ne cites que des exceptions.

Le Philosophe — Ça se peut, mais elles sont nombreuses... tiens, veux-tu que je te dise ?... eh ! bien, si désormais, on rend, au nom de la loi, l'amour obligatoire dans le mariage, je crois que soixante-quinze pour cent des aspirants devront blanchir dans le célibat, faute de pouvoir remplir les conditions exigées.

L'Agent — Mais que deviendra la famille ?...

(Paul rentre en ce moment en arrière et écoute.)

Le Philosophe — En supposant que la loi devienne universelle, le genre humain se perpétuera toujours. Ah ! ça ! oui !... mais l'homme libre, égoïste, sensuel, promenant sa bête parmi les filles d'Eve, leur dira avec passion : Je t'aime !... il le leur prouvera, mais il ne le signera pas...

SCENE VIII

Marcus,—Le Philosophe,—Paul

Paul (s'avançant) — A ce compte, plus de morale, plus de famille, la société ferait banqueroute !...

L'Agent (à part) — Ouf ! j'en ai assez de ce sermon-là... (il prend ses papiers, haut) Discutez à votre aise... vous êtes chez vous (il sort).

Paul — Je me sens pourtant bien disposé à faire un

mariage sérieux... serai-je assez malheureux pour faire partie des 75% qui ne peuvent remplir les conditions imposées ? D'après vous, y aurait il un moyen de concilier la rigueur de la loi avec les projets de mariage que font ceux qui ne sont pas aveuglés par l'amour ?

LE PHILOSOPHE — Ah !... voilà le point !... certainement qu'il y a un moyen, et un moyen presque infaillible d'assurer le bonheur dans tous les ménages... (à Paul) Vous avez, Monsieur... 28... 30 ans ?

PAUL — Oui, monsieur, 30 ans...

LE PHILOSOPHE — Très bien... et vous voulez vous marier ?... Je vous connais assez pour affirmer que vous avez raison, et que vous assurerez votre bonheur et celui de votre femme. A 30 ans, voyez-vous, on a réfléchi, on a observé, on a étudié le monde, la femme et soi-même.

PAUL — C'est bien comme je l'entends.

LE PHILOSOPHE — Si vous aimez, tant mieux, l'amour ne saurait nuire, si vous recherchez en même temps les qualités morales... Si vous n'aimez pas absolument, ce n'est pas un empêchement dirimant, car vous avez pour le remplacer l'expérience, la raison, la maturité charnelle et la maturité d'esprit qui vous feront préférer une femme réservée et aimante, possédant vos goûts et partageant vos aspirations.

PAUL — C'est ce que j'ai pensé bien souvent, car pour moi, le bonheur n'est pas exclusivement dans l'amour, mais bien dans la communion des caractères...

(L'agent vient chercher son paletôt près de la porte sans entrer. Entendant les dernières paroles de Paul, il dit sans regarder et presque en *a parte*.)

L'AGENT — Le tout bien assaisonné de concessions mutuelles qui varient tous les jours !

Le Philosophe — Oui, oui... car, en pratique, si l'homme et la femme sont faits l'un pour l'autre, ils ne peuvent vivre ensemble que si la raison rend leur union supportable.

Paul — Moi, monsieur, j'ai bon espoir de vivre heureux auprès d'une femme que je rendrai heureuse.

Le Philosophe — C'est possible, j'en connais qui se supportent, en dépit de la diversité de leurs caractères, mais ce sont des sages, et vous avez l'âge de la sagesse. L'homme qui échappe aux impérieux appels de la prime jeunesse, a pour la femme un culte respectueux qui lui assurera toujours sa tendresse.

(Elvire entre en coup de vent.)

SCENE IX

Les mêmes, — Elvire

Elvire — Ah ! pardon, messieurs, M. Marcus n'est pas ici ?...

(Surprise dissimulée de voir Paul dont elle a le portrait sur un numéro du journal, même jeu de la part de Paul.)

Le Philosophe — Il est sorti pour un instant... une affaire pressante... mais il ne tardera pas à rentrer... D'ailleurs je vais le chercher, mademoiselle.

Elvire — Vous êtes très aimable, monsieur.

(Le Philosophe faisant signe que non, il sort.)

SCENE X

Paul, — Elvire

(Elvire en avant de la scène et Paul en arrière. Regards dissimulés. Ils n'osent sortir leur numéro du journal contenant leurs portraits. Jeu de scène).

Elvire (regardant discrètement le portrait et Paul alternativement) — C'est lui !.

Paul (même jeu) — C'est elle !... (pressant le journal sur son cœur.)

(Elmire rentrant en hésitant et apercevant Elvire.)

SCENE XI

Paul,— Elvire, — Elmire

Elmire (étonnée) — Ah ! c'est toi ?...

Elvire (étonnée) — Et c'est toi (embarrassée), je n'aurais jamais cru te rencontrer ici.

Elmire (embarrassée) — C'est vrai... ni moi non plus.

Paul (perplexe, indiquant Elmire) — C'est elle !... (les examinant l'une après l'autre et les confrontant avec le portrait de son journal.)

Elvire — Il vaut tout autant avouer la chose... eh ! bien j'ai annoncé dans le journal *le Lien des Cœurs*...

Elmire — Ah ! (apercevant Paul, surprise voilée, à part) C'est lui !... (se remettant) tu as annoncé ?... J'y ai pensé en te voyant rentrer ici. Je passais de l'autre côté de la rue et je t'ai aperçue... tu franchissais le seuil de la porte... " C'est Elvire, me dis-je, je vais à sa rencontre "... Et me voilà.

Elvire — Ah ! oui... (regardant ne nouveau Paul, à part) C'est bien lui (elle s'occupe à un côté de la scène).

Elmire (regardant de nouveau Paul) — C'est lui ! (elle semble occupée à quelque chose de l'autre côté de la scène).

Paul (regardant Elvire) — C'est elle !... (regardant Elmire) C'est elle ! !... (les regardant l'une et l'autre et son journal) Ce sont elles !!... Mais laquelle ?... celle-

ci, celle-là ?... ou toutes les deux ?... alors ce serait de la polygamie... (il les observe).

Elvire (s'approchant d'Elmire, cachant son journal, bas) Il y a un homme là...

Elmire (même jeu) — Oui, il y a un homme ? (indifférente) Mon Dieu ! il y en a partout des hommes.

Elvire (se retournant légèrement et regardant le secrétaire, — Monsieur Marcus n'est pas encore là ? Dieu que c'est ennuyeux !

Paul (s'avançant en souriant) — Ne craignez pas de retard, mademoiselle, je vous cèderai mon tour dès qu'il arrivera.

Elvire — Vous êtes bien aimable, monsieur.

Paul — Je vous laisserai d'autant plus volontiers ma place que je crois comprendre que vous êtes ici pour une affaire importante...

Elvire (un peu embarrassée) — Non, monsieur... (se rattrappant) j'ai des des fonds disponibles que je voudrais placer avantageusement.

Elmire (à part) — Poseuse !...

Paul — Ah ! vous faites très bien de vous adresser à M. Marcus. C'est un homme prudent, qui n'aventurera pas vos capitaux.

Elvire — Je l'espère bien... Du reste, je puis subir une perte, car j'ai des rentes solides, qu'aucune catastrophe ne peut compromettre. Aussi je ne crains pas les atteintes de la misère.

Paul — C'est heureux, mademoiselle ; vous pouvez donc vous livrer librement et avec avantage à tous les arts d'agrément...

Elvire (éclatant de rire) — Ah ! ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?

Paul — Ou, alors, aux soins exclusifs de vos toilettes ?

Elvire — Mais je ne fais que cela, et je suis heureuse ; mes moyens me le permettent.

Elmire (se rattrapant) — Oui, Elvire, ne pense pas à l'avenir, elle a la vue courte.

Paul — Ah !...

Elvire — Elle est jalouse, monsieur...

Paul — Ah ! il n'est pas donné à tout le monde d'avoir de l'argent.

Elmire — Et le bonheur n'est pas dans la richesse !

Elvire — Non, mais elle procure les plaisirs...

Elmire — Pour un temps, en attendant la monotonie, le désœuvrement car on n'est pas toujours jeune. Tu te marieras, ma chère, et tu verras alors, mais trop tard, qu'une bonne ménagère est préférable à une riche héritière, prodigue et ignorante...

Elvire (avançant sur Elmire) — Tu m'ennuies avec tes leçons de grand'-mère.

Paul (à part) — Evidemment le caractère vaut mieux que l'argent quand on ne peut avoir les deux.

Elmire — Je fais des observations, voilà tout ; ce n'est pas ma faute si je ne pense pas comme toi.

Paul (changeant de parti) — Et j'abonde en votre sens, mademoiselle, (à part) il y a donc des femmes chez qui le cœur a de l'esprit et qui envisagent la vie avec sagesse et intelligence !...

Elvire (jetant son journal au loin, avec dédain) — Un prédicateur !... j'en ai assez de ces moralistes... (L'agent rentre et se rend tout droit à son secrétaire. Elle va à lui et cause tout bas.)

Paul (à Elmire, montrant le portrait) — Est-ce bien vous, mademoiselle ?...

Elmire (souriant) — Oui, Monsieur, c'est moi ; la ressemblance vous a rendu perplexe, mais rassurez-vous, c'est moi.

Paul — Pourquoi ce trompe-l'œil, quand vous êtes si différentes... mais vous êtes aux antipodes l'une de l'autre !...

Elmire — C'est pour complaire à ma cousine, une amie d'enfance... A cause de notre ressemblance, nos parents nous ont habillé semblablement pour nous produire toujours ensemble. Nous avons grandi, mais nous n'avons perdu aucune de nos habitudes. Ce n'est pas que je les aime, ces habitudes, et que je m'y résigne sans révolte intime, mais il y a des exigences sociales...

Paul — Oui, je sais que les exigences sociales d'aujourd'hui répugnent à bien des femmes. La bonne petite causerie n'existe plus, l'agréable soirée musicale agonise, les jeux de bon goût entre deux conservations intelligentes font partie du passé...

Elmire (interrompant) — Et les hommes galants ont déserté les salons.

Paul (continuant) — Aujourd'hui on s'attable et l'on fait sauter les écus des maris. On fait queue dans les magasins fashionables, on s'énerve à contempler des étoffes à des prix inabordables... et que le mari finit par payer pour avoir la paix. Ah ! oui, on ne cause plus, on joue ; on n'économise plus, on s'endette ; on ne chante plus, on s'abrutit.

Elmire — Que les hommes comme vous sont rares, monsieur, et c'est cette rareté, sans doute, qui a amené

insensiblement les femmes abandonnées à se complaire dans ces passe-temps nouveau genre.

PAUL — Vous avez peut-être raison, mademoiselle, et vous méritez plus d'égards et un meilleur sort. (Ils vont causer bas, près de la cheminée) (Roméo est entré sans être vu, sans frapper, un journal à la main. Il aperçoit Elvire et reste interdit. Il confronte le portrait de son journal avec elle).

SCENE XII

LES MÊMES. ROMÉO

ROMÉO (enthousiaste) (à part) — C'est elle !... (regardant de nouveau le portrait et le confrontant. Il aperçoit Elmire et reste abasourdi. Montrant Elmire) C'est elle !... (examinant les deux femmes, les comparant aux portraits) Ce sont elles... Mais laquelle ? celle-ci,... celle-là ou toutes les deux ?... C'est un peu fort, (montrant Elvire) Je crois aimer une femme et c'est peut-être l'autre (montrant Elmire). Enfin, à tout hasard. Attaquons celle-ci d'abord... (il tousse).

L'AGENT (l'apercevant) — Bonjour, monsieur Roméo.

ELVIRE (à part) — Roméo !... que j'aime ce nom-là !

ROMÉO — (s'approchant et avec délicatesse) — Pardon, mademoiselle, (à part) Quelle est belle !...

L'AGENT — Vous paraissez heureux, auriez-vous placé votre dernier tableau dans la galerie de Vanderbilt ?

ELVIRE — J'ai toujours rêvé d'un artiste !...

ROMÉO — Peut-être, mais pour le moment, laissez-là la peinture ; si vous saviez comme je suis affairé (à Elvire, avec galanterie). Pardon, ma belle demoiselle !...

Elvire — Comment donc ! mais j'aime beaucoup à vous entendre...

Roméo — Et moi... et moi... à vous voir ! (déclamant follement) :

J'aime la fleur parfumée,
L'étoile d'or qui scintille ;

(L'agent sort avec un régistre sous le bras.)

L'oiseau qui, sous la ramée
Brûle d'un feu qui pétille...

(Ici le philosophe rentre et reste en arrière de la scène.)

J'aime plus, mademoiselle,
A vous je n'ose le dire
Je l'aime et je suis fou d'elle,
Dans mon œil elle se mire...

(Présentant ses yeux.)

Elvire — Comme vous êtes gentil !... Dites-vous cela à toutes les jeunes filles ?

Roméo — Vous êtes cruelle !... (montrant le portrait) Voyez donc comme je cours après elle...

Elvire — Ah ! mon portrait...

Roméo — Oui, votre portrait, car c'est bien vous ?

Elvire — Oui, c'est moi... Dites-moi, Monsieur Roméo, car c'est votre nom, êtes-vous sentencieux, vous ?

Roméo — Comment, sentencieux ?

Elvire — Oui, quand vous parlez de la vie, prenez-vous un air renfrogné et parlez-vous des malheurs possibles ou probables avec amertume ; dites-vous que quand on est jeune et plein de gaîté, on doit se préparer sagement pour plus tard ?

Roméo — Pour l'avenir ?... l'avenir n'est à personne, l'avenir est à Dieu !... Le présent est à nous et profitons-en ; vive la jeunesse, les plaisirs et la santé...

Elvire — Voilà mon idéal !

Roméo — Allons, ma belle Elvire ! à tes côtés je ne ferai plus que des chefs-d'œuvre... (bras-dessous et sautant, ils sortent).

Le Philosophe (au passage) — Jeunes gens ! ne courez donc pas si vite à votre perte...

Elvire — Votre esprit n'est pas moderne, monsieur.

Roméo (ironique) — Quand le diable se fit vieux, il se fit philosophe !... (Ils sont sortis.)

(Le philosophe élève désespérément les bras.)

SCENE XIII

Elmire, Paul, Le Philosophe [*en arrière, sans être vu*].

Paul (à Elmire, en revenant à l'avant de la scène) — La richesse n'est rien, Elmire, comparée à une vie partagée avec une femme simple, aimante, courageuse ! sachant que la vie ne se passe pas dans une salle de bal et que le bonheur conjugal est la récompense de l'accomplissement réciproque de tous les devoirs...

Elmire — Vous êtes bon !... je sais que je serai heureuse parce que vous mettez l'affection au-dessus de la richesse, le devoir avant les droits, et que vous prisez plus la simplicité du cœur que les éclats artificiels de l'esprit. Je ne suis ni meilleure ni supérieure à une autre, mais j'apprécie la vie différemment.

Paul — Chère Elmire, qui donc, au milieu de cette vie mondaine où vous avez été entraînée, a pu vous inspirer des paroles si judicieuses et si consolantes ?

Elmire — C'est ma mère...

Paul — Alors, je ferai exception, j'aimerai ma belle-mère ! Venez, adorable Elmire, venez me présenter la noble créature qui a fait de vous une femme (ils sortent).

SCENE XIV

Le Philosophe

Le Philosophe — Je parierais que ces deux-là seront heureux ! Ah ! si la raison et l'amour marchaient toujours de pair, il y aurait bien moins de ménages malheureux ! !

RIDEAU.

